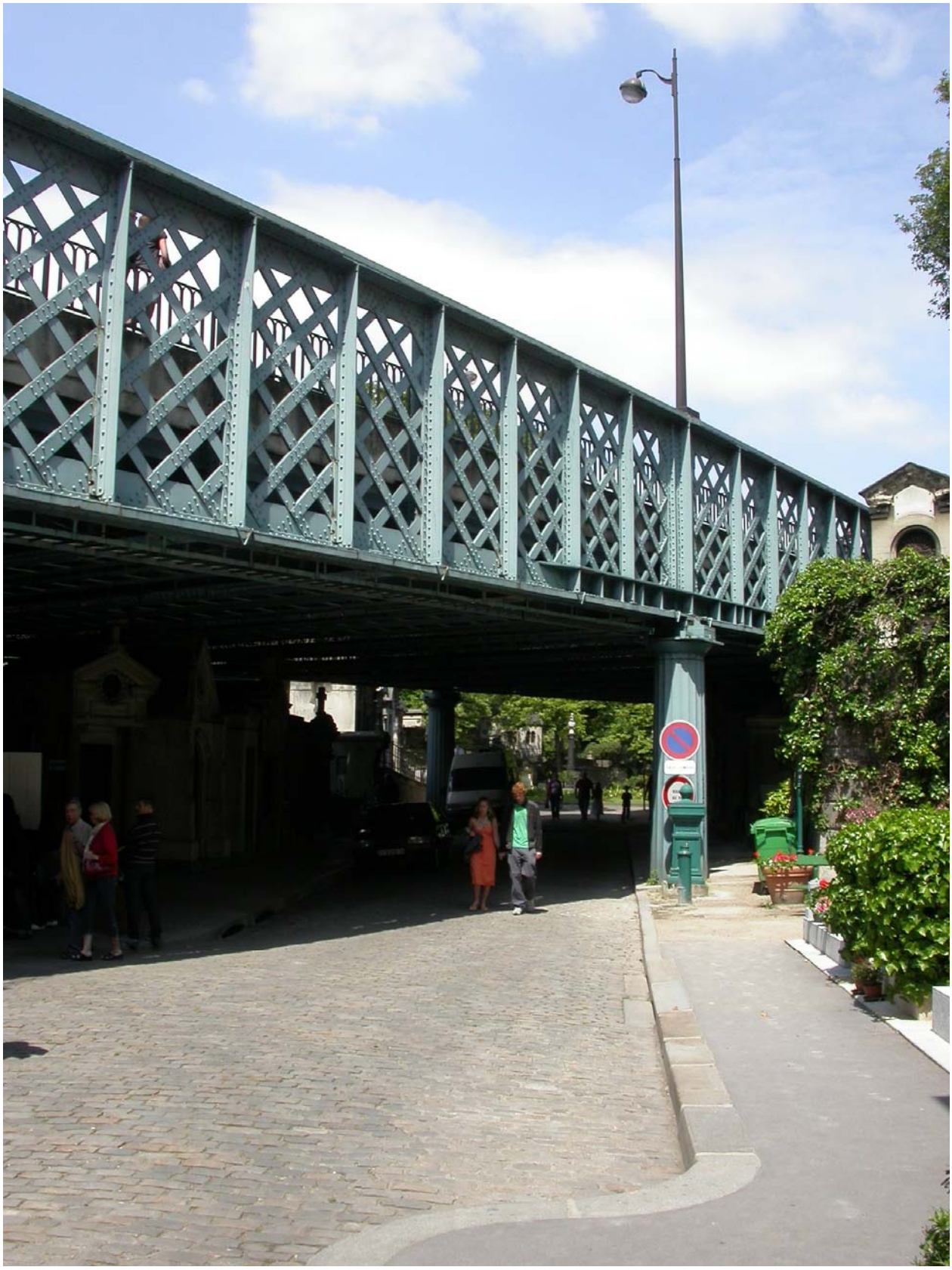
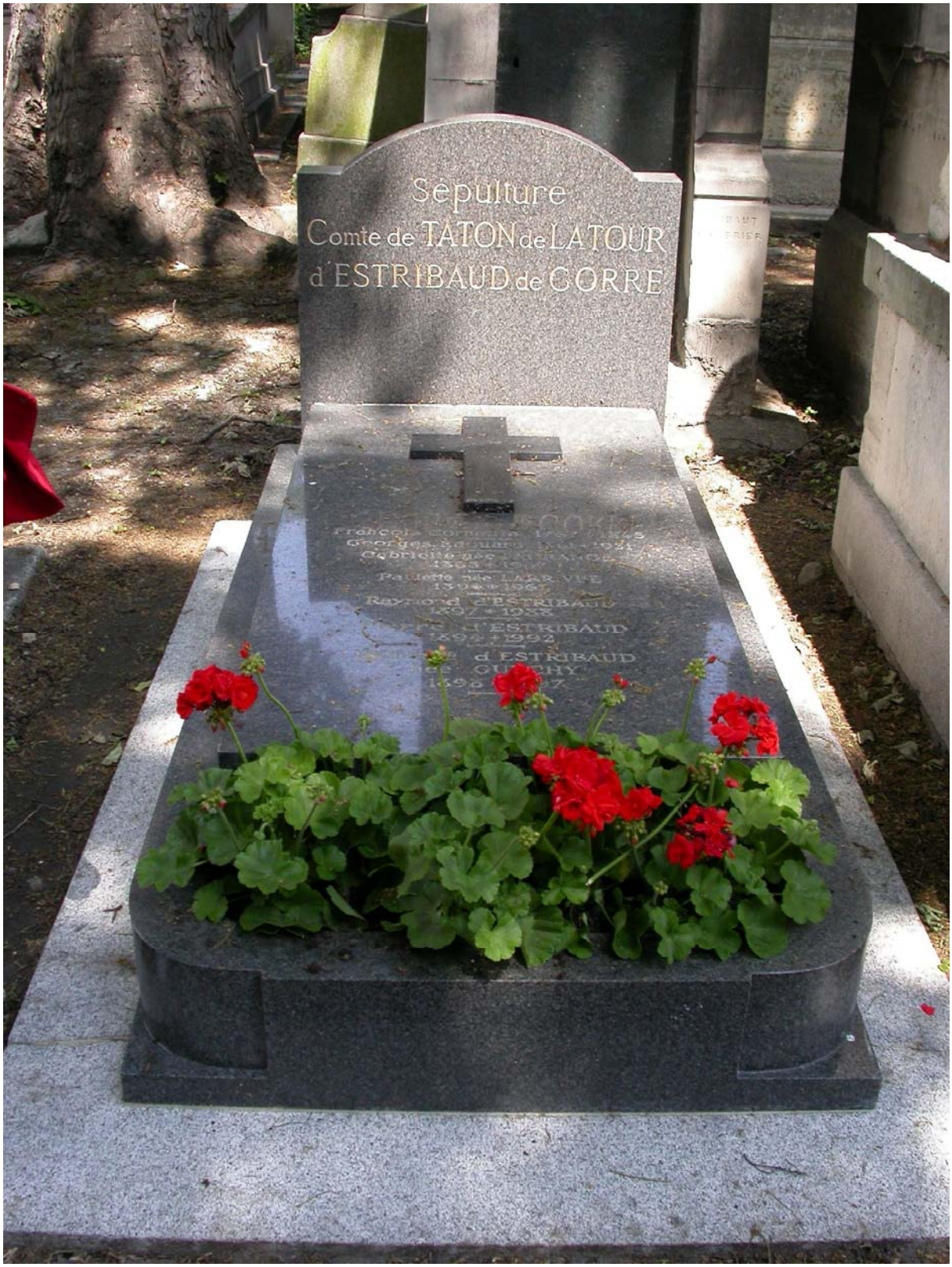
Images de Paris II – 2006 -

Square des Batignolles, pas loin de l'endroit où nous logeons. On se croirait presque en pleine campagne. La paix de l'endroit est magique. Les joggeurs sont nombreux.



Pont de Caulaincourt enjambant le cimetière de Montmartre. Cet ouvrage fut construit en 1888.



Voilà le héros du jour, le comte de Taton Delatour d'Estribaud de Corre. Inhumé au cimetière de Montmartre.

Une rude grimpée pour accéder à Montmartre.

Sacré Sacré-Chœur, kitch au possible.

La foule des grands jours.

Une accordéoniste que nous n'avons jamais entendue jouer. Elle mérite tout de même sa place ici en raison de sa beauté et de sa patience à toute épreuve.

A Montmartre, ne jamais manquer de visiter le petit musée consacré à cette localité. Ses fenêtres donnent sur la vigne de l'endroit. Le musée n'est malheureusement pas assez visité, semble-t-il, et aurait connu certaines difficultés financières. Situé dans un environnement exceptionnel et dans l'une des plus vieilles maisons de Montmartre, il est à souhaiter qu'il puisse redresser la tête et connaître des lendemains qui chantent. Et dire qu'à deux pas de là, alors que nous sommes dans un endroit si tranquille, les gens ne savent plus où poser les pieds ! Sur internet une petite vidéo permet de découvrir la manifestation de l'inauguration en 1960.

Le Lapin à Gilles ou Gil devenu le Lapin Agile, cabaret minuscule mais pourtant célèbre**.** A dix on y est déjà cougné !

AU
LAPIN AGILE
CABARET ARTISTIQUE
RUE
St VINCENT

Le lapin à Gil à la fin du XIXe siècle et ci-dessous l'enseigne peinte par le dit Gil. On peut découvrir de multiples renseignements sur l'endroit sur internet. De plus des vidéos des années cinquante ou soixante nous y introduisent selon le ton métallique et emphatique des chroniqueurs radio de l'époque qui nous feraient mourir de rire aujourd'hui !

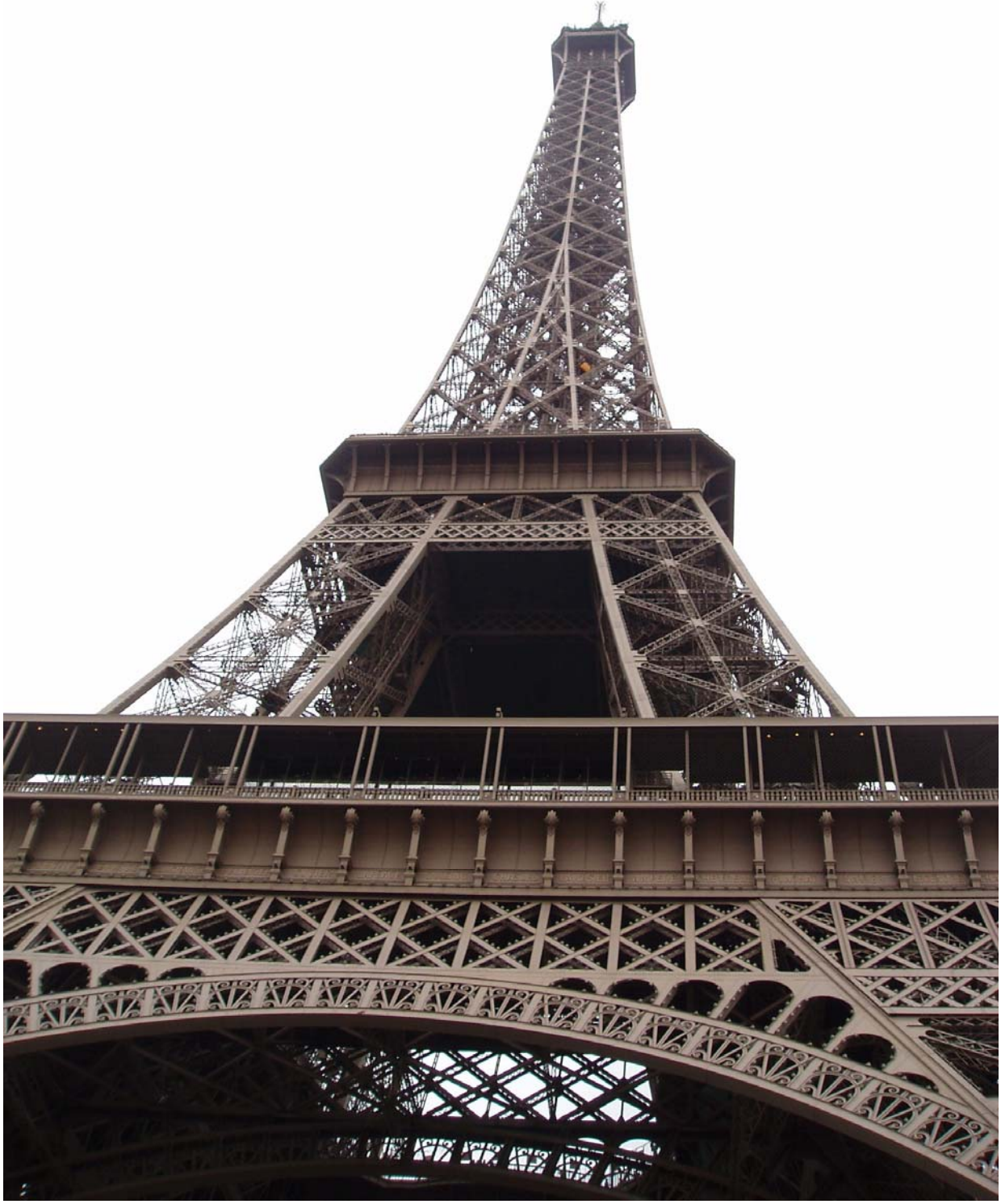
La vigne de Montmartre dont le raisin donnera plus tard des vins se vendant au prix de l’or !

Jolie maison dans les environs de Montmartre.

Il fait tout de même bon boire un verre dans le coin, et même si les prix sont à coucher dehors. Paris, ce n'est pas donné. Quoiqu'il en soit les arrières de Montmartre nous ont offert un endroit où l'on vivrait volontiers. C'est tranquille comme dans une petite cité de province.

On retrouve une fois encore les carrousels du pied de la butte.

Dans un magasin quelconque…



Elle est tout de même bien belle… notre tour Eiffel ! Et dire qu'il voulait la démonter au début du XXe siècle.

Le travail vraiment admirable des artisans du fer, et ci-dessous quelques feuilles pour nous rappeler que nous sommes au joli mois de mai.

Les lampadaires de Paris sont souvent de toute beauté.

La restructuration des anciennes halles de Paris fut un véritable désastre architectural sur lequel il convient de ne pas nous attarder. Tout cela serait à démonter et à reconstruire. Ce qui adviendra très certainement un jour. En arrière-fond l'église de …, d'un volume vraiment impressionnant.

Et maintenant c'est le musée Grévin – des prix d'entrée là aussi à coucher dehors ! –, avec bien naturellement notre Brigitte Bardot ici absolument superbe, l'une des meilleures représentations de cette série de personnages.

Notons que Charles Aznavour, perdu dans la salle de spectacles, fait encore plus fort. Il est plus vrai que nature.

Clark Gable et Vivian Leigh dans « Autant en emporte le vent ».

Hardy. Mais où est donc passé Laurel ?

Et bien entendu Marilyn !

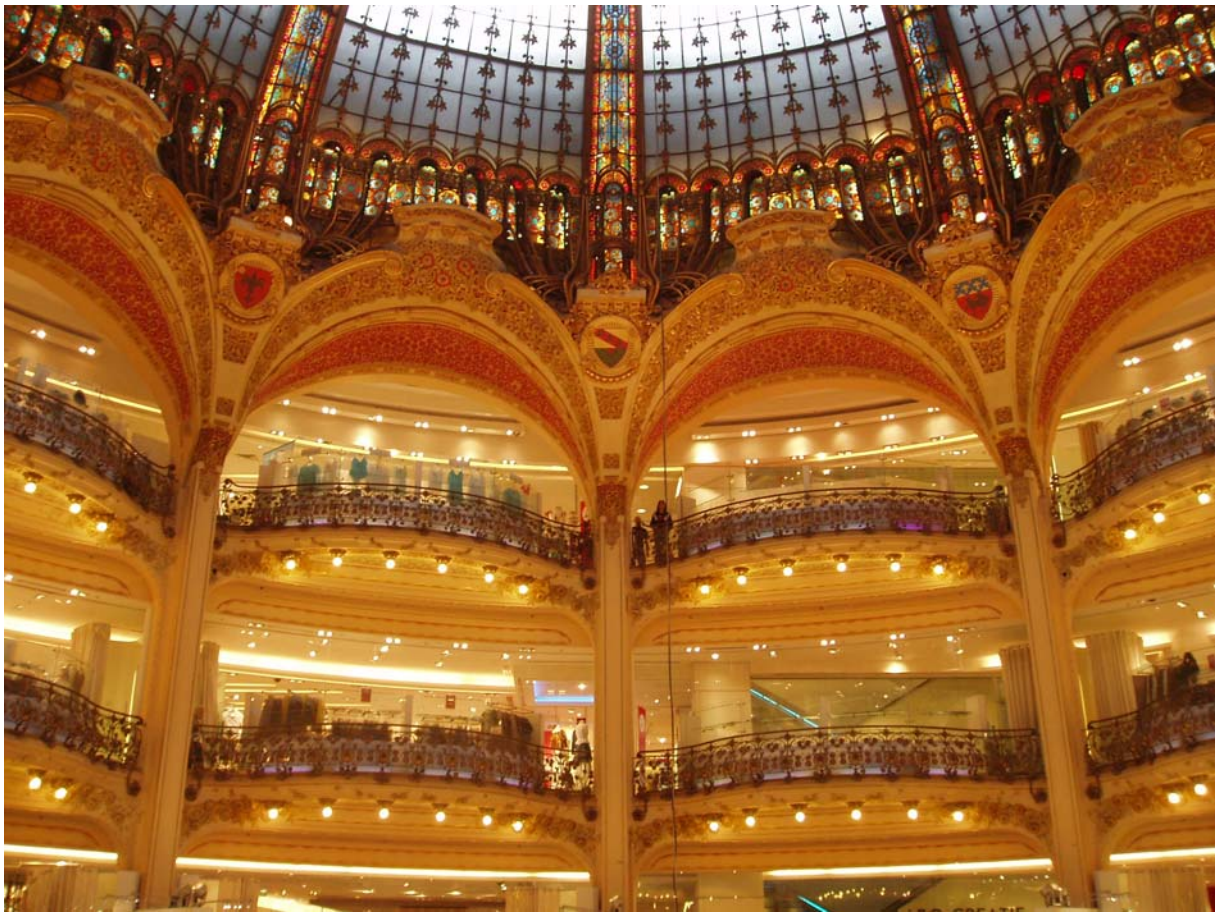
Excellente reconstitution d'une école d'autrefois.

Qui reflète malheureusement l'ambiance bien trouble de l'époque.

Le Petit Zinc à St. Germain des Prés.

Le Balto au quartier latin.

Et retour aux galeries Lafayette. On ne se lassera jamais de cette splendeur architecturale.



LABO CREATIF
LANCASTER
MONACO
LANCÔME
LANCASTER
MONACO
GUERLAIN

Et dernier regard sur une ville, non pas merveilleuse, toute cité à ses misères, mais qui offre un tel prodige de sites à voir absolument, que c'en serait presque à manquer de courage. La suite pour une prochaine fois peut-être. Profitons ici pour signaler que les plus belles photos de cette présentation, sont non de l'auteur de celle-ci, mais de sa fille qui se voit ainsi gratifiée de talents que son père n'a pas toujours !

Ces gens que l'on rencontre à Paris…

C'était quand même quelqu'un, le Comte de Taton Latour d'Estribaud de Corre !

Il faisait peut-être de la politique. Il avait de la tune. On le respectait. Ses avis comptaient. Il connaissait Paris comme sa poche d'y avoir toujours vécu. Il y avait occupé des fonctions importantes dans l'administration. Il était même orgueilleux, le Comte, un pisse-froid, un m'as-tu vu de première, hautain, prétentieux. Nous de la haute, avec un nom pareil, non, mais vous ne pouvez pas en douter, se pensait-il chaque jour. Il se répétait son propre nom pour s'en réjouir. Il faisait chanter son nom. Son nom, c'était un poème, rien que son nom, sans rien avant ni rien après. Comte de Taton Latour d'Estribaud de Corre. Joli nom. Important surtout. A respecter. A ne jamais oublier. On est de Paris. On sera éternellement de Paris dont on a connu les hommes importants et leurs compagnes, et quelques jolies filles au passage.

Et puis il a vieilli, le Comte. Il a vieilli et il a fini par mourir. Alors on l'a emmené au cimetière, à celui de Montmartre. Et c'est là qu'on l'a enterré. Et il repose maintenant sous une pierre épaisse et lustrée qui semble ne pas vieillir, elle, et sur laquelle est gravé son nom si long. Comte de Taton Latour d'Estribaud de Corre. On n'ose pas le prononcer sans sourire. Et l'on se dit qu'après tout tant mieux qu'il soit là à son tour, que c'est la vie, le destin qui vous remet chacun à sa place. Et il est là, le comte, en terre. Il ne voit plus le soleil. Il voit la nuit tandis que nous nous voyons le soleil. Il est mort, tandis que nous nous vivons et nous croyons ne pas pouvoir mourir. Et qu'un cimetière tel que celui-ci ne nous concerne pas. Simple parc ou jardin au cœur de la grande ville, curiosité touristique. Tous ces morts ne nous interpellent que dans la mesure où nous prenons conscience une fois de plus que nous ne sommes rien, et quelque soit notre fonction. Et quelque soit notre nom et si grosse que soit la pierre sous laquelle nous serions, ou la chapelle, ou le monument gothique. Et que le temps nous emmènera tous, tous, les vivants et les morts, en des lieux encore différents, tandis que nous aurons disparu à jamais dans les entrailles de la terre, et que même la pierre qui nous couvrait, en apparence si solide, aura disparu, rongée elle aussi par le temps.

Mais il se peut aussi que le comte de Latour ait été un charmant compagnon, et bon en plus avec chacun. Sait-on jamais !

Vous étiez là, Mme Favre.

Vous étiez là, Mme Favre, près du pont dont je ne sais même pas le nom. Vous étiez assise sur votre tabouret de toile et vous peigniez. Notre-Dame je suppose. Le cartable où vous teniez les œuvres que vous vendiez était à votre

gauche que nous pûmes feuilleter. Trois ou quatre sujets, guère plus, Notre-Dame, le café de l'Ile de France, un pont sur la Seine. Vous aviez ainsi en conséquence une peinture extrêmement répétitive mais elle n'appartenait pourtant qu'à vous, la façon de poser les couleurs, de dresser une perspective, d'enchanter un petit coin de Paris. J'ai acheté la plus petite de vos peintures, celle qui coûtait le moins cher tout en étant plaisante et que j'encadrerai bientôt pour que je l'aie sous les yeux en traversant notre corridor du haut. Je me souviendrais alors de ce coin que vous aimez et où vous vous teniez toujours, parce que vous appréciez d'avoir la sécurité. Et celle-ci vous l'aviez de par la présence des bouquinistes de proximité mais aussi des serveurs du café de l'Ile de France.

Et je le suppose, vous pourriez peindre les yeux fermés, et surtout ce café situé de l'autre côté de la rue, l'Ile de France. Un coin de maison, une petite ruelle qui s'enfonce dans la rive gauche et mène je ne sais trop où, un réverbère, une pendule. Vous savez poser les couleurs qui évoluent au gré des saisons, ou même selon l'heure de la journée à laquelle on est.

On vous avait vue de dos, avec vos grands cheveux, votre air bohème, comme si un peu vous étiez revenue de tout. On vous avait même prise pour un homme, au début, une sorte de pauvre artiste qui serait presque au bout de son rouleau. Mais aussitôt que vous aviez vu que nous nous intéressions à votre peinture,

vous aviez révélé votre identité. Vous aviez parlé de tout et de rien, de votre ville, des artistes que vous aviez côtoyés autrefois au théâtre où vous travailliez en qualité de décoratrice, ou plutôt de peintre de décor. Par vous et vos anciennes passions, nous avions pu suivre un peu de votre carrière dans cette ville que nous connaissons si peu et où vous-mêmes demeuriez sans guère quitter le quartier où vous aviez encore votre mère.

C'était un peu, cette rencontre, comme s'il y avait longtemps que nous nous étions connus.

Je serais gardien dans ce petit musée.

Je serais gardien de ce petit musée, collègue de cette jolie dame que j'ai vue et que je craignais de trop regarder de peur qu'elle s'en aperçoive et me trouve gênant.

Un jardin, et puis ce bâtiment qui est le musée, juste au-dessus des vignes. Des salles nombreuses. Une disposition approximative, peu didactique, pas de suivi. Mais sympathique quand même. Montmartre, ces lieux que nous aimons, non les foules au sommet de la butte, l'arrière, les murs, les rues, la vigne, le Lapin Agile, le musée. Certes, je le sais, inutile de me le préciser, je gagnerais péniblement ma croûte, juste assez pour vivre seul, une chambre quelque part où je n'irais que pour dormir. La ville, la culture, les ambiances, les bistrots, moi aussi à refaire mille fois le monde. Ne me parlez pas de femmes. Les complications m'effraient. Juste les regarder. Juste rêver. Juste savoir qu'elles sont belles, et que certaines sont douces et vous comprennent. Et qu'elles n'exigent pas de vous l'impossible. Elles vous prennent tel que vous êtes. Et que vous soyez gardien de musée ne les indisposerait d'aucune façon.

Les Batignoles, un nom sympathique, qui sent bon le vieux Paris, les petites rues, les petites gens, une ambiance, un cadre de vie. Un nom populaire, familier. Un folklore, mais un folklore vrai. Un îlot dans Paris, une ambiance à part. Les habitants, on le suppose, tiennent à leur quartier. Ils sont d'ici et non d'ailleurs, comme l'on pourrait être d'un canton ou d'un pays. Ou d'un village. C'est ça, c'est un grand village. On va errer dans les rues. On gagne le square. On vient y lire. Un Maigret. On se met sur un banc. On lève parfois les yeux du livre pour regarder les passants, les coureurs, deux vieilles dames qui se causent, une jeune femme menant son enfant par la main, une autre le charriant sur un pousse-pousse avec de grosses roues. On est bien. On regarde l'étang, les oiseaux, un chien qui marche au devant de son maître.

On rentre dans un supermarché tout ce qu'il y a de plus ordinaire. On monte à l'étage. Combien les gens ici sont-ils payés, qu'on se demande, arrivent-ils à vivre avec le salaire qu'on leur offre ? Voici une vieille employée, hommasse, laide, et pourtant, elle se fend en quatre pour nous trouver de petites

cuillères en plastique. Elle va les chercher à l'autre bout du magasin. Elle nous les tend avec le sourire et nous demande si nous avons encore besoin d'autre chose. On peut comprendre ainsi que certaines gens ont le cœur sur la main. Qu'ils ne sont pas beaux, mais qu'ils sont bons. Qu'ils méritent qu'on garde un souvenir d'eux. Qu'ils sont un rayon de soleil, un éclair d'humanité profonde, qu'ils nous réconcilieraient avec la vie si on avait perdu l'espoir et qu'on croyait tout perdu dans une marée humaine. Et pourtant, après quelles difficultés ne courent-ils pas peut-être ?